

**Lise Sarfati / Rick Owens**

**Austin, Texas. Fashion Magazine 2008**

Dans l'atelier parisien de Rick Owens, que pouvaient se raconter ce Californien établi en France depuis des années et Lise Sarfati, cette Française qui parcourt les Etats-Unis? Des histoires de matières, de formes et d'adolescences, de pâtisserie et d'excentricité. Entre terrasse et intérieur, où chassés par la pluie ils se réfugièrent, Lise et Rick dessinèrent, ensemble, les contours (é)mouvants d'une première rencontre.

*Lise Sarfati* : Mon idée maîtresse, pour ce Fashion Magazine, consistait à jouer entre intérieur et extérieur, entre la maison de chaque fille photographiée et son alentour. Du lit au jardin, en quelque sorte. La série qui ouvre le journal commence avec cette fille, Sasha, qui a quitté son Texas natal pour vivre dans une forêt californienne avec la « Rainbow Family ».

*Rick Owens* : La « Rainbow family »? Une famille métissée ?

*Lise Sarfati* : Non, c'est une communauté de personnes qui décident de vivre sans la contrainte de l'argent, de manière nomade, en dehors de la société. Je les imaginais hippies mais une fois sur place, j'ai constaté qu'ils avaient tous des chiens, qu'ils entretenaient à dessein une certaine sauvagerie : ne jamais se laver, fumer de l'herbe toute la journée. C'était leur façon de vivre, une sorte de communauté tribale.

*Rick Owens* : Comment les avez-vous convaincus de se laisser photographier ?

*Lise Sarfati* : J'avais rencontré Sasha deux ans auparavant à Austin, Texas, et elle vivait alors dans une très belle maison. Il y a quelques mois, avant d'y retourner, j'ai téléphoné à sa mère qui m'a informée du départ de Sasha pour la Californie. J'ai tout de suite pensé que ce serait le début du Fashion Magazine, que j'ouvrirai ma série avec Sasha dans les bois -ce qui m'amènerait ensuite à revenir vers Austin. Car Sasha refuse tout, la société de consommation, l'Amerique, sa vie, ses vêtements.

*Rick Owens* : Quel joli conte romantique. Il y avait un garçon derrière tout cela, n'est-ce-pas ?

*Lise Sarfati* : En effet, elle était amoureuse et depuis son corps a changé, elle est devenue très fine, très longue, presque androgyne. J'avais l'envie de photographier d'autres membres de sa communauté (dont certains vivent ainsi, ai-je appris, cachés dans la forêt parce qu'ils sont recherchés, je ne sais pas vraiment par qui, la police j'imagine) mais lorsque je suis arrivée là-bas, mon intérêt s'est porté sur Sasha, uniquement. Et voilà Jennifer, une autre fille que j'ai photographiée devant la maison où elle vit la plupart du temps, à Austin. Quant à vous, Rick, de quelle ville venez-vous ?

*Rick Owens* : De Porterville, entre Los Angeles et San Francisco, à l'intérieur des terres. Une ville qui ressemblait beaucoup à ce que vous avez photographié d'Austin. La maison de mes parents était quasiment comme celle de Jennifer, pas en briques mais en stuc, avec les mêmes détails ; du blanc, du vert, des huisseries et une porte vitrée. Notre maison datait des années 40, on y avait une belle hauteur sous plafond puisque c'était un ancien presbytère. Les similitudes ne s'arrêtent pas là : je suis allé dans une école à laquelle une de ces maisons me fait penser, et ma mère avait la même allure que ces mères-là... Comment vous avez trouvé toutes ces filles ?

*Lise Sarfati* : Dans leurs écoles. Ou par connaissances ; ainsi Rosemary était une amie de Sasha, qui m'a également présenté trois ou quatre de ses copines. Celle-ci, Eva Claire, je l'ai rencontrée il y a deux ans à Austin alors que je travaillais sur la série « The New Life ». Quant à Jennifer, elle est la petite amie d'un vieil ami.

*Rick Owens* : Et vous, où avez-vous grandi ?

*Lise Sarfati* : A Nice, dans le sud de la France, près de la frontière italienne. Une ville où l'on croisait essentiellement des personnes âgées et des adolescents. Ceux-ci étaient assez sauvages, ils aimaient faire le coup de poing avec les fascistes italiens, et leurs affrontements se déroulaient au cœur de la ville qui était une sorte d'entre-deux, si près de la frontière et construite par des architectes italiens. Beaucoup d'artistes vivaient aussi à Nice, comme Ben qui a créé le mouvement Fluxus, ainsi que de nombreux russes arrivés là après la révolution de 1917. De drôles de mélanges.

*Rick Owens* : En regard, quand vous allez à Austin, avez-vous une sensation d'exotisme ?

*Lise Sarfati* : Non. J'aime bien me rendre dans les villes de province où les gens s'ennuient. Au début, c'était difficile de construire une histoire autour de cela : un être humain, le corps, l'environnement, la maison.

*Rick Owens* : Vous auriez très bien pu faire cela à Nice. Pourquoi avoir été jusqu'au Texas ?

*Lise Sarfati* : J'ai vécu dix ans en Russie avant de partir aux Etats-Unis en 2003. Je ne voulais pas rester à Nice, c'eut été absurde. Quoique ; peu importe où je me trouve puisque je ne suis que là où j'ai envie d'être. Tout est question de désir.

*Rick Owens* : Vous semblez attirée par le Midwest américain. Qu'est-ce qui vous a plu aux Etats-Unis ?

*Lise Sarfati* : L'espace. Une question primordiale, pour moi, que la sensation de mon corps dans l'espace. C'est une histoire simple, tout paraît plus réel, plus authentique, et vous arrivez à vous projeter plus facilement.

*Rick Owens* : J'essaie de me représenter ce qui peut être intéressant pour quelqu'un comme vous, qui vient de Nice, et...

*Lise Sarfati* : Mais je ne suis pas arrivée à Austin comme ça, en provenance de Nice !

*Rick Owens* : Oui, enfin, d'Europe. Je cherchais à établir un lien en tant qu'Américain: d'où pouvait venir votre intérêt pour une ville comme Austin, qui n'a pour moi rien de fascinant, qu'est-ce qui pouvait vous y attirer, vous l'Européenne ?

*Lise Sarfati* : Beaucoup de choses me fascinent ; la simplicité des éléments, la beauté des maisons. J'adore les constructions en bois de la « middle class ». Lors de mon avant-dernier voyage là-bas, pour photographier des publicités, j'ai eu beaucoup de contacts avec des gens riches, qui habitaient des demeures de riches. C'était si ennuyeux. Mais la maison de Jennifer, qui ressemble un peu à celle de votre enfance, je l'aime bien. Elle a une histoire, un vrai style. Les maisons des gens aisés n'ont pas de profondeur, trop neuves elles suscitent de l'effroi, quasiment. Tout y est fonctionnel, il n'y a pas d'esthétique. Et vous, avez-vous ressenti cela ? S'exiler à Paris pour radicalement changer d'univers ?

*Rick Owens* : Parfois les gens me demandent si Los Angeles me manque. Je n'y pense jamais. Je sais que j'y retournerai un jour même si je n'y ai pas mis les pieds depuis six ans -il y a tellement d'autres endroits où aller. Et puis je fais ce que je fais n'importe où. Pourquoi Paris ? Ce n'est même pas la question d'aimer cette ville, c'était simplement plus pratique pour moi. Je ne suis pas très sentimental, je pense que je pourrais vivre n'importe où -pourvu que je puisse y acheter à manger.

*Lise Sarfati* : Ne serait-ce pas une posture ? C'est tellement élégant pour un Américain de vivre à Paris.

*Rick Owens* : Je ne sais pas ; ce que je sais, c'est aimer la légère perversité de la situation: quelqu'un comme moi vivant au cœur du 7ème arrondissement ! C'est drôle, ça me réjouit. D'autre part, comme je ne parle pas français, je me sens très à l'aise dans ma condition d'étranger. Cette très belle ville est aussi, à mes yeux, terriblement exotique.

*Lise Sarfati* : Ce décalage vous donne-t-il de la force pour votre créativité, une énergie inédite ?

*Rick Owens* : Je crois que cela m'amène à expérimenter l'artifice -moi qui ai toujours été un grand admirateur de cette forme de raffinement européen- plus encore que je ne l'ai fait dans le passé.

*Lise Sarfati* : Par « artifice », vous entendez une plus grande sophistication ?

*Rick Owens* : Notamment. Prenons l'exemple de la pâtisserie. A Austin, Texas, ils n'ont que des doughnuts. A Paris, en bas de chez moi, ils mettent en vitrine des sucreries incroyables -une couche de ci, une couche de ça, et une autre petite couche encore. Plus encore que de sophistication, il s'agit de quelque chose de sur-développé, d'exagéré, d'extrême. De décadent en un sens, parce qu'absolument pas nécessaire. Cela a dû m'influencer dans mes créations.

*Lise Sarfati* : Pourquoi ce mot, « décadent » ?

*Rick Owens* : Parce que la culture française a besoin de survivre, sans en avoir le temps. Et comme la plupart des gens courent sans cesse, ils se concentrent sur ces gâteaux, posant là une couche de crème, là une autre de chantilly. Lorsqu'une culture a eu le temps, l'argent et la paix nécessaires, elle a inventé des choses élaborées.

*Lise Sarfati* : Mais nous, Français, ressentons que la France perd de sa personnalité sous l'influence de l'économie américaine et de son idéologie. Quand j'étais adolescente, on m'emmenait dans un magasin où un artisan fabriquait des chaussures lui-même, dans son arrière-boutique. Elles étaient l'assemblage de toutes sortes de matériaux, on les aurait crues sortie d'un film de Fellini. Des bottes souples avec des lacets d'un rouge foncé. Aujourd'hui c'est fini, on ne trouve plus ce type d'objets.

*Rick Owens* : Vous savez pourquoi ? Parce que les Européens en ont assez du grand artifice. Et les gens comme vous se sont tournés vers l'Amérique pour y rechercher l'authenticité, les choses faites de manière plus humble, plus honnête.

*Lise Sarfati* : C'est vrai que j'aime la simplicité de l'environnement, les petites villes de province avec leurs rues centrales bordées de maisons en bois. Mais vous qui parlez si bien de simplicité, regardez-vous les gens de près ?

*Rick Owens* : Pas vraiment. Je ne pense pas être capable de discernement à propos des gens ; jamais je ne les regarde de près.

*Lise Sarfati* : Pas dans les yeux ? Vous n'en avez pas besoin ?

*Rick Owens* : En quelque sorte. C'est drôle que vous disiez cela parce qu'on m'a déjà lancé : "Toi, tu n'as besoin de personne !" Il y a du vrai ; je suis très intériorisé, très égoïste, vivant dans mon petit monde à moi. Michelle, avec qui je vis en pointillé, me dit souvent que je ne donne pas beaucoup. Comme j'évolue dans un univers qui pratique beaucoup l'auto-indulgence, je me dis parfois : « Mais que m'arrivera-t-il quand j'aurai 70 ans ? Vais-je devenir un monstre ? » Mais je dois rester concentré sur moi-même pour rester créatif. Mon travail n'est pas focalisé sur la « décoration », plutôt sur le volume, les formes et les textures. Et plus important encore, les fibres elles-mêmes, les fils du tissu, ce qui me permet d'aller plus loin dans design.

*Lise Sarfati* : Tel un designer existentialiste ?

*Rick Owens* : Est-ce existentialiste ?

*Lise Sarfati* : Oui, le fait d'aller à l'intérieur des choses.

*Rick Owens* : Ça sonne bien. Vous avez raison. A l'intérieur... autant que possible.

*Lise Sarfati* : J'ai posé la même genre de question à Azzedine Alaïa ; quelle est votre idée de la création ?

*Rick Owens* : Pour monsieur Alaïa, qui est quelqu'un que je respecte profondément, tout est organisé autour de la construction. Ma sensibilité n'en est pas très éloignée ; j'aime l'assemblage, le fait de travailler sur un corps et de fabriquer des vêtements tri-dimensionnels. Je n'ai pas suivi une école de mode mais une école de patronage : une formation technique que j'avais entreprise pour trouver un job, et où l'on apprend à réaliser des patrons. Pendant six ans, à Los Angeles, j'ai pratiqué ce métier dans différentes boîtes. Ce fut mon entraînement : comment faire des vêtements. Je ne sais pas s'ils sont si nombreux, les couturiers qui peuvent créer quelque chose, eux-mêmes, à partir d'une pièce de tissu...

*Lise Sarfati* : Outre Los Angeles, quelles sont vos villes de « province » préférées, aux Etats-Unis ?

*Rick Owens* : Je n'ai pas d'attirance particulière pour les petites villes américaines. J'ai grandi à Porterville, Californie, parmi une multitude d'autres petites villes dont une perchée en haut des montagnes. Les élèves qui y habitaient descendaient en bus, ce qui prenait deux heures en hiver à cause de la neige, et certains jours ils restaient bloqués dans les nuages, c'était si glamour. Ils étaient tous athlétiques, grands et beaux, toujours bronzés parce qu'ils faisaient du ski, semblant porter en eux quelque chose de spécial, un exotisme, comme s'ils appartenaient à une autre espèce... La montagne était un endroit merveilleux où aller, parce que les enfants, là-bas, étaient très libres. Et Sasha, la fille qui vit dans les bois de Californie, me fait penser à eux.

*Lise Sarfati* : Je suis allée dans pas mal de grandes villes ; Portland dans l'Oregon, la Nouvelle Orléans, Los Angeles, San Francisco. Et j'ai constaté qu'il est plus facile dans les petites villes qui représentent, à mes yeux, une sorte "de deuxième Amérique", d'y approcher les gens. Notamment les adolescents. Ce n'est pas le côté social de l'adolescent américain qui m'intéresse, plutôt l'adolescence d'un point de vue générique, comme une métaphore, une transition, un miroir. C'est une période où l'on se sent fragile, pas vraiment intégré aux choses alentour - quelque part ailleurs, ce qui veut dire : jamais là où vous devriez être.

*Rick Owens*: J'aime beaucoup l'idée de l'adolescence, qui porte aussi en elle quelque chose de très triste. Parce que ces gamins remplis de peurs, d'idéalisme, et qui se sentent si déterminés, inévitablement devront composer avec le monde, plus tard, comme nous l'avons tous fait. C'est ainsi que je vois l'adolescence - douceur, tristesse, énergie, sexualité. Et bien que je n'ai pas de patience avec eux, je me sens encore un adolescent, d'une certaine manière, car j'ai tant aimé cette époque de ma vie, peut-être trop, qu'il faut que j'arrive à m'en détacher. Un jour.

## Lise Sarfati / Rick Owens - Translation L.S Torgoff

### Austin, Texas. Fashion Magazine 2008

What could they talk about, Rick Owens, a Californian who's lived in France for years, and Lise Sarfati, a French woman who travels around the U.S.? About fabrics, shapes and the teenage experience, about pastry and eccentricity. At Owens' Paris workshop, on the terrace until the rain chased them indoors, Lise and Rick sketched out together the moving contours of a first meeting.

*Lise Sarfati* : My big idea for this Fashion Magazine was to play off the interior and exterior, the home of each of the girls photographed and its environment. From the bed to the yard, so to speak. The series at the beginning of the book starts with this girl Sasha who left her Texas hometown to live in a California forest with the Rainbow Family.

*Rick Owens* : The Rainbow Family ? Are they multiracial ?

*Lise Sarfati* : No. It's just a collective of people who've decided to live free from the chains of money, off the grid, like nomads or outlaws. I thought they'd be hippies, but once I got there I noticed that they had all these dogs, that they deliberately lived like barbarians in some ways. They never washed and all they did all day was smoke dope. That was their way of life, like a tribal community.

*Rick Owens* : How did you convince them to let you take their picture ?

*Lise Sarfati* : I'd met Sasha two years before in Austin, Texas, when she was living in a very lovely house. A few months ago, before going back to Austin, I called her mother, who told me that Sasha had left for California. Immediately I had an idea for how this Fashion Magazine would start. I'd begin the series with Sasha in the woods - and that, in turn, would take me back to Austin. See, Sasha rejects everything - consumer society, America, its way of life and its clothes.

*Rick Owens* : What a nice romantic story. This was about a boy, wasn't it ?

*Lise Sarfati* : Yeah. She was in love, and after that her body changed. She became very thin, very tall, almost androgynous. I wanted to photograph other commune members (some of them, I found out, were hiding out in the woods because they were wanted - I don't really know by who, the police I imagine). But when I got there, Sasha was all I was interested in. And here's Jennifer, another girl I photographed in front of the house she lives in most of the time, in Austin. What about you, Rick - where are you from ?

*Rick Owens* : From Porterville, inland between Los Angeles and San Francisco. A town that looked a lot like what you photographed in Austin. My parents' house was almost like Jennifer's, except that it was stucco and not brick. The details were the same: white and green, with window frames and a glass door. Our house was built in the 1940s; it had high ceilings because it was once a presbytery. The similarities go even further: I went to a school that one of these photos reminds me of, and my mother looked like the mothers in your book... How did you find all these girls ?

*Lise Sarfati* : At their schools. Or through acquaintances. For instance, Rosemary was a friend of Sasha's, who also introduced me to three or four of her other buddies. This is Eva Claire. I met her two years ago when I was working on The New Life series in Austin. As for Jennifer, she's the girlfriend of an old friend.

*Rick Owens* : And you, where did you grow up ?

*Lise Sarfati* : In Nice, in the south of France, near the border with Italy. A city where most people you meet are either elderly or teenagers. The kids were pretty wild. They loved getting into fights with the Italian fascists, and these confrontations took place downtown, which was like a no-man's land, very close to the border and designed by Italian architects. A lot of artists lived in Nice too, like Ben, who started the Fluxus movement, and many Russians who came there after the 1917 revolution. Some funny mixes.

*Rick Owens* : By comparison, when you go to Austin, do you find it exotic ?

Lise: No. I like going to small towns where the people get bored. At first it was hard to unfold a story around that, using a human being, a body, an environment, a house.

*Rick Owens* : It would have been easy to do the same thing in Nice. Why did you go all the way to Texas ?

*Lise Sarfati* : I lived in Russia for ten years before going to the States in 2003. I didn't want to stay in Nice; that would have been absurd. Although it doesn't matter where I am since I'm always where I want to be. It's all a question of what you want.

*Rick Owens* : You seem to be attracted to the American Midwest. What do you like about the U.S. ?

*Lise Sarfati* : The space. For me, the feeling of my body in space is really important. It's all very simple there. Everything seems more real, more authentic, and you can project yourself more easily.

*Rick Owens* : I'm trying to get an idea of what would be interesting to someone like you, who comes from Nice...

*Lise Sarfati* : But I didn't go straight to Austin from Nice !

*Rick Owens* : Okay, someone from Europe. I was trying to figure out what, as an American, I have in common with you, why you would be interested in a city like Austin that doesn't fascinate me at all. As a European, what attracts you about it ?

*Lise Sarfati* : A lot of things fascinate me: the simplicity of the elements involved, the beauty of the houses. I love the wooden homes of the middle class. Two trips ago, while I was there shooting ads, I had a lot of contact with rich people, who lived in rich people's homes. It was really boring. But I really like Jennifer's house, which looks a little like where you grew up. It has a history and a real style. The homes of the well off have no depth; they're too new, so new it's almost frightening. Everything about them is functional; there's no aesthetic touch. What about you, did you feel the same thing? Did you go into voluntary exile in Paris to change your world ?

*Rick Owens* : Sometimes people ask me if I miss LA. I never think about it. I know I'll go back one day, even if I haven't set foot there for six years. There are so many other places to go. Anyway, what I do I can do anywhere. Why Paris? It's not even because I love this town, it's just more practical for me. I'm not very sentimental. I think I could live anywhere, as long as I can buy something to eat.

*Lise Sarfati* : Isn't that a pose? For an American, it's so elegant to live in Paris.

*Rick Owens* : I don't know. What I do know is that my situation is slightly perverse and I love it - someone like me living in the heart of the seventh arrondissement! It's funny; that makes me happy. But on the other hand, since I don't speak French, I'm very comfortable with being a foreigner. Paris is a very beautiful, and, to my eyes, terribly exotic city.

*Lise Sarfati* : Does that disjunct energize your work in a new way ?

*Rick Owens* : I think it leads me to be more open to artifice than in the past, even though I've always been a great admirer of that form of European refinement.

*Lise Sarfati* : By "artifice," do you mean more sophisticated ?

*Rick Owens* : That in particular. Take the example of pastry. In Austin, all they have is doughnuts. In Paris, downstairs from where I live, there's a whole window-full of incredible sweets - a layer of this, a layer of that and then another layer on top of that. It's more than sophistication. It's overdeveloped, exaggerated and extreme. Decadent, in a sense, because it's absolutely unnecessary. That must have had some influence on my design work.

*Lise Sarfati* : Why the word "decadent" ?

*Rick Owens* : Because French culture has to survive, but it doesn't have time. And since most people are running around all the time, they focus on these little cakes, putting on a layer of cream in one place and a layer of whipped cream in another. When a culture has had the time, the money and the peace required, it has invented elaborate things.

*Lise Sarfati* : But we French people feel that France is losing its personality under the influence of the American economy and its ideology. When I was a teenager, I used to get taken to a store where a shoemaker made the shoes himself, right in the back. They were made of all kinds of different materials put together, like something out of a Fellini movie. Soft leather boots with dark red laces. Today all that's gone: you can't find things like that anymore.

*Rick Owens* : Do you know why ? Because the Europeans were sick of all that artifice. And people like you turned to America in a quest for authenticity, for things made in a more humble and honest fashion.

*Lise Sarfati* : It's true that I love the simplicity of the surroundings, the small towns with their main streets lined with wooden houses. But as someone who speaks so well of simplicity, how closely do you look at people?

*Rick Owens* : Not very. I don't think I'm very discerning when it comes to people; I never look at them closely.

*Lise Sarfati* : You don't look them in the eye? You don't need to do that ?

*Rick Owens* : In a way. It's funny that you should say that, since people have thrown that in my face before : "You don't need anyone !"

There's something true about that: I'm very inner-directed, very selfish, living in my own little world. Michelle, the woman I live with on and off, often tells me that I'm not very giving. Since I grew up in pretty self-indulgent environment, sometimes I say to myself, "What will happen to me when I'm seventy years old? Will I become a monster ?" But I have to stay concentrated on myself to remain creative. My work isn't focused on the decorative. It's about volumes, shapes and textures. And even more important, the fibers themselves, the weave of the cloth, which allows me to go further in my designs.

*Lise Sarfati* : Are you an existentialist designer ?

*Rick Owens* : Is that existentialist ?

*Lise Sarfati* : Yes, the idea of going deeply inside things.

*Rick Owens* : That sounds good. You're right... Inside, as much as possible.

*Lise Sarfati* : I asked Azzedine Alaïa the same kind of question: what's your idea of clothing design?

*Rick Owens* : For Monsieur Alaïa, who's someone I deeply respect, everything is organized around the construction. My sensibility isn't very different: I love putting things together, working on a body and making three-dimensional clothing. I never went to fashion school - I studied pattern-cutting instead. I went to technical school so I could get a job, and I learned to make patterns. I did that for six years in various Los Angeles shops. That was my training in how to make clothes. I don't know if many other couturiers know how to make something out of a piece of cloth all by themselves.

*Lise Sarfati* : Besides LA, what are your favorite American "second-tier" cities ?

*Rick Owens* : I'm not particularly attracted to small cities in the U.S. I grew up in Porterville, California, one among a multitude of towns, including one perched high up in the mountains. The students who lived up there came down in a bus. It took two hours in winter, because of the snow, and some days they were stuck up there in the clouds. It was very glamorous. They were all athletic, tall and good-looking, always tan from skiing. There seemed to be something special and exotic about them. As if they belonged to a different species. The mountains were a marvelous place to go, because the kids there were very free. And Sasha, the young woman who lives in the California woods, makes me think of them.

*Lise Sarfati* : I've been to quite a few big cities: Portland, Oregon ; New Orleans ; Los Angeles ; San Francisco. And I've noticed that in the smaller cities, towns that to me seem to be a sort of "second America," it's much easier to talk to people. Especially teenagers. What interests me about American teenagers isn't the social dimension. It's adolescence from a more general point of view, as a metaphor, a transition, a mirror. It's a time when you feel unstable, not really a part of the world around you. You feel like you're somewhere else, never where you should be.

*Rick Owens* : I really like the idea of adolescence. There's also something sad about it. Because these kids who are so full of fears and idealism, and who feel so determined, will inevitably have to come to terms with the world, sooner or later, as we all have done. That's how I see the teenage years, as sweet, sad, energized and sexual. Even though I have no patience with teenagers, I still feel like one myself, in a way, because I really loved that time in my life, maybe too much, and I have to be able to get over it. Some day.